

# Formation interculturelle des professionnels de l'humain : gérer le succès

**L**a création ces dernières années des Hautes écoles pédagogiques, de la santé et du social a donné une impulsion nouvelle à la formation interculturelle des professionnels de l'humain dans notre pays. Bien sûr, il ne s'agit quand même pas d'un raz-de-marée et les questions liées à l'interculturalité ne sont de loin pas devenues un élément central des curricula de formation dans ces institutions. Néanmoins, la formation interculturelle a quitté son statut de curiosité exotique pour être reconnue – dans les discours officiels à tout le moins – comme un élément indispensable à tout professionnel de l'humain amené à agir avec compétence dans une société composée de personnes d'horizons culturels divers. Au moment où de plus en plus de programmes de formation mettent de «l'interculturel» à leur menu, il me semble opportun de réfléchir à ce que l'on met sous ce terme et aux possibles dérives qu'il pourrait connaître alors qu'il accède enfin à une certaine reconnaissance. La réflexion que je propose dans cet article – qui se veut avant tout un partage d'interrogations – repose principalement sur le domaine de la formation des enseignants que je connais plus particulièrement, mais il ne doit pas en aller très différemment pour les autres professionnels de l'humain.

Le besoin pour les enseignants de bénéficier d'une formation interculturelle est rendu patent par le constat de ce que des chercheurs nord-américains nomment le hiatus croissant entre la population des élèves et celle des enseignants: alors que la diversité culturelle et linguistique des élèves ne cesse de croître (d'après l'Office fédéral de la statistique, la proportion de classes très hétérogènes – comptant au moins un tiers d'élèves de nationalité étrangère et / ou allophones – est passée de 20% en 1980 à 38% en 2003, avec des variations très importantes selon les cantons, Genève comptant plus de 70% de classes très hétérogènes), les enseignants restent

un groupe très homogène du point de vue des origines culturelles et sociales. Les données pour la Suisse manquent mais on peut sans trop se risquer se référer aux recherches faites aux Etats-Unis qui décrivent les enseignants comme étant très majoritairement des femmes, Blanches (selon les termes utilisés dans la littérature nord-américaine!), de classe moyenne à supérieure, et monolingues. Comment dès lors préparer ces enseignantes à répondre au mieux aux besoins de tous leurs élèves, et non pas seulement de ceux qui leur ressemblent? C'est ici que la formation interculturelle des enseignants trouve toute sa légitimité car il en va de l'intégration de la société dans son ensemble.

Historiquement, la première étape vers une école non seulement ouverte mais surtout sensible à la diversité culturelle a été de faire reconnaître la dimension culturelle comme une dimension pertinente pour saisir la complexité de l'humain. Dès les années 1970, en réaction notamment aux questions posées au système scolaire par l'échec scolaire des enfants de familles migrantes, les promoteurs de ce que l'on peut appeler «l'éducation interculturelle» se sont attaqués au discours universaliste ambiant dont ils ont dénoncé – et dénoncent encore – l'ethnocentrisme ravageur. L'enjeu était de démontrer que les implicites de l'école n'étaient pas partagés de façon identique par tous les élèves, certains se sentant à l'école comme un poisson dans l'eau, et d'autres comme un cheveu sur la soupe! La tâche n'est bien sûr pas encore totalement accomplie et nombre d'enseignants peinent encore à percevoir leur propre enculturation et son importance dans l'exercice de leur profession. Néanmoins, il me semble que l'intérêt pour la diversité culturelle dans l'éducation a considérablement progressé ces dernières années auprès des enseignants et des responsables de la formation des enseignants. Nous sommes entrés dans une deuxième

phase, «l'interculturel» commence à rencontrer un certain succès et il s'agit d'être attentifs à cette deuxième phase qui n'est pas sans risques, même si elle relève d'une évolution positive.

En effet, la prise de conscience de la diversité culturelle, des différents codes et univers symboliques auxquels se réfèrent les groupes humains suscite des enthousiasmes qui peuvent parfois se révéler excessifs et finalement contreproductifs. Dans certains discours que je peux entendre dans ma pratique de formatrice et de chercheuse, il me semble que l'on est passé d'un extrême à l'autre: du discours universaliste et son ignorance de la dimension culturelle à un culturalisme déterministe qui met tout sur le compte de la culture. Lorsque j'entends dire qu'un enseignant ne peut pas demander à un élève de changer son comportement «parce que c'est sa culture», je m'interroge sur le progrès que représente cette «prise en compte de la culture». Si l'on n'y prend garde, le relatif succès de «l'interculturel» risque de conduire à un appauvrissement de la réflexion sur l'interculturalité, la dimension culturelle devenant une sorte de «prêt-à-penser» permettant d'expliquer toute expérience d'étrangeté par l'existence d'une différence de cultures, constat qui se suffirait à lui-même.

C'est bien sûr le concept de culture qui est au nœud du problème. Concept éminemment complexe, dont il existe d'innombrables définitions. Il est dès lors bien tentant de le simplifier, par exemple en considérant qu'une personne «a une culture» comme elle a deux bras et deux jambes, que «sa culture» est un élément central de sa personnalité, expliquant ses comportements et qui lui a été transmis du fait de son appartenance à une certaine communauté culturelle, quand ce n'est pas nationale. L'excessive simplicité de cette conception de la culture apparaît lorsque l'on tente de définir sa propre culture, un exercice qui

met rapidement en évidence que ce qui nous semblait évident pour l'Autre se révèle bien trop étroit pour notre propre complexité. Une telle «prise en compte de la culture de l'élève» rend-elle service à l'élève issu d'un groupe culturel minoritaire? On peut en douter. L'élève se retrouve assigné à sa «culture d'origine», enfermé dans son altérité radicale. Cette conception culturaliste (même si elle se présente comme interculturelle) se révèle par contre bien rassurante et pratique pour l'enseignant et la société majoritaire qu'il représente: s'il y a difficulté, c'est à cause de la culture de l'élève, trop différente. L'explication culturaliste permet ainsi d'occulter la dimension socio-politique de l'intégration, «l'interculturel» peut être utilisé comme un prétexte pour se donner bonne conscience, sans avoir à remettre en question le fonctionnement de notre société ni les processus de discrimination qui s'y opèrent, ni surtout notre propre relation avec l'Autre.

Au moment d'accéder à une certaine institutionnalisation, la formation interculturelle des enseignants ne peut qu'être interpellée par la conception statique et déterministe de la culture que l'on rencontre chez des personnes ayant pourtant suivi une formation interculturelle. Même si ces formations ne bénéficient jamais d'une dotation horaire à la hauteur de la complexité de la problématique qu'elles doivent adresser, une autocritique est souhaitable. Il est possible que ces étudiants soient en quelque sorte imperméables au message de complexité que veut transmettre la formation interculturelle. Des recherches nord-américaines ont en effet montré la difficulté à modifier les croyances avec lesquelles les futurs enseignants entrent dans la formation interculturelle, tout apprenant est en effet très habile pour reconstruire les informations qu'il reçoit dans la formation de façon à les faire entrer dans son schéma de pensée préexistant. On peut imaginer que l'imperméabilité sera particulièrement

## **DIE INTERKULTURELLE AUSBILDUNG VON FACHPERSONEN – DEN ERFOLG PLANEN**

Die interkulturelle Ausbildung von Fachpersonen, unter ihnen eine grosse Anzahl von Lehrpersonen, hat sich in den letzten Jahren stark entwickelt, dies vor allem durch die Schaffung und den damit verbundenen Impuls der Fachhochschulen. Es ist daher an der Zeit sich darüber Gedanken zu machen, was man in der interkulturellen Ausbildung überhaupt vermitteln möchte.

Die in diesem Artikel entwickelte Idee ist, dass die interkulturelle Ausbildung ihre Inhalte an die aktuelle Situation anpassen muss, will sie nicht riskieren, dass sich die Ausbildung als kontraproduktiv erweist. Tatsächlich ist es so, dass die Anerkennung und das Interesse für die kulturelle Vielfalt in der Erziehung stark zugenommen haben, und sich der universalistische und ethno-zentrische Diskurs, welcher die kulturelle Dimension negiert, glücklicherweise abgeschwächt hat, auch wenn er selbstverständlich nicht verschwunden ist.

Das Interkulturelle erlebt einen gewissen Erfolg und ist sogar en vogue geworden. Es geht also nicht mehr so sehr darum, oder nicht nur, die interkulturelle Dimension als eine wichtige anzuerkennen und herauszustellen. Es handelt sich vielmehr darum, einen übertriebenen Enthusiasmus für den Umgang mit der Kultur der Schülerinnen und Schüler abzuschwächen, weil man sonst riskiert, von einem Extrem ins andere zu wechseln. Vom universellen Diskurs, welche die Kultur ignoriert zu einem vereinfachenden Kulturalismus, in dem alle Unterschiede der Kultur zugeordnet werden und so das Ziel ebenfalls verfehlt wird: Den Menschen in seiner umfassenden Komplexität wahrzunehmen.

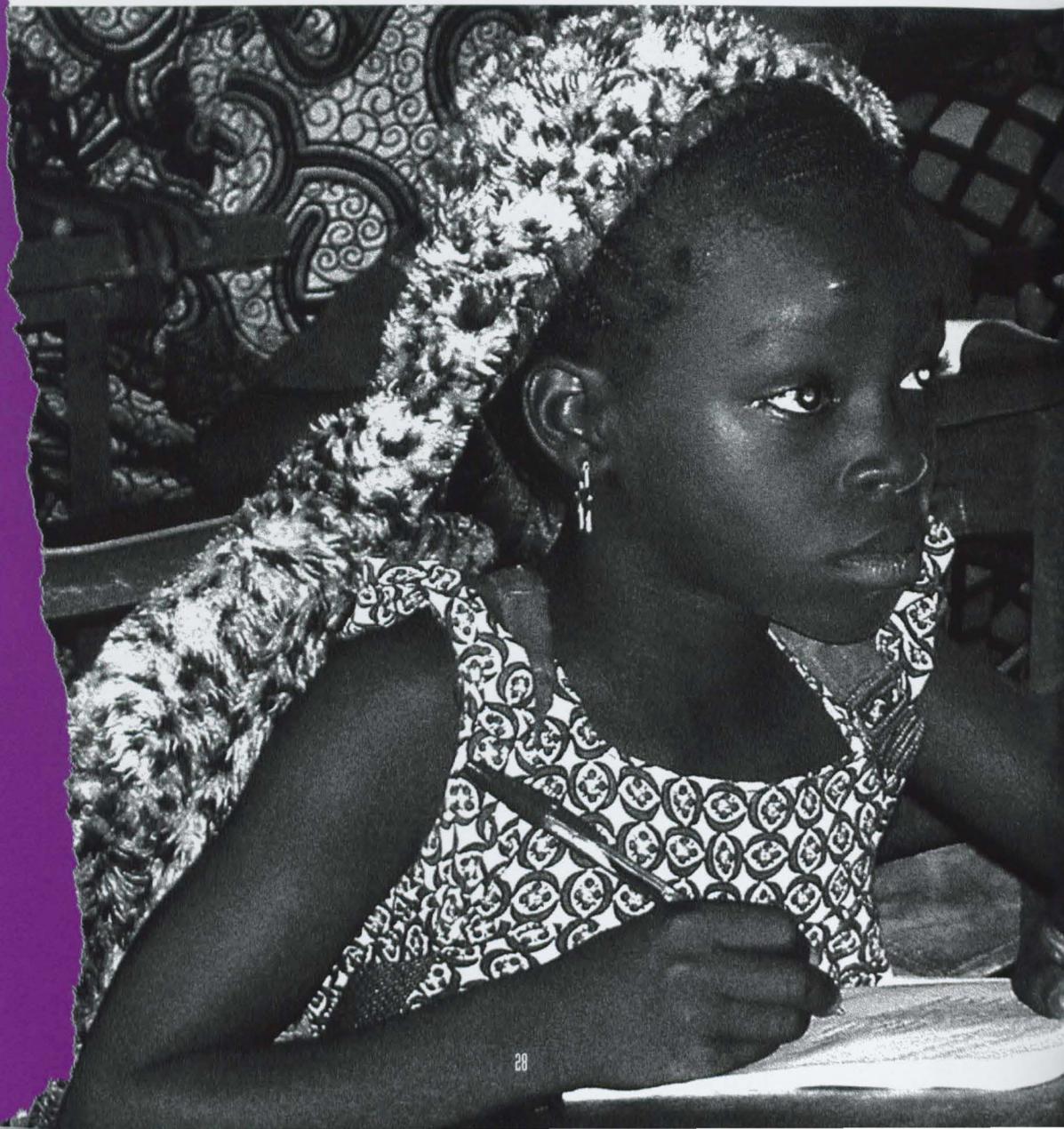
Es ist offensichtlich, dass das Kulturkonzept den Kern des Problems ausmacht. Es handelt sich um ein komplexes Konzept, welches unzählige Definitionen kennt und ebenso viele unterschiedliche Konzeptualisierungen. Ein verkürztes und deterministisches Konzept von Kultur, in dem von einer Art Koffer ausgegangen wird, mit dem ein Individuum ausgerüstet ist, aufgrund seiner Angehörigkeit zu einer gewissen Gruppe und der erlauben würde, sein/ihr Verhalten zu erklären, erweist sich als wenig hilfreich für die ‚ausländischen‘ Schüler und Schülerinnen, welche sich in ihrem radikalen Anderssein eingeschlossen wieder finden. Andererseits kann dieses verkürzte Modell – ohne diesen Anschein zu erwecken – der Lehrperson und auch der Aufnahmegesellschaft ein gutes Gewissen vermitteln: hat der Schüler/ die Schülerin Probleme, ist der Grund in der zu unterschiedlichen Kultur zu finden.

efficace pour un étudiant qui débute la formation avec un enthousiasme un peu naïf pour «l’interculturel» et la diversité des cultures, un discours qui a les attraits de l’ouverture et de la bienveillance et qu’il est difficile de remettre en question.

Encore faudrait-il que la formation interculturelle ait pour objectif de remettre ces croyances en question. Je me demande si, au contraire, la formation interculturelle ne tient pas parfois un discours qui est perçu par les apprenants comme légitimant une conception statique de la culture. En effet, la formation interculturelle n’a peut-être pas totalement réalisé le passage dans cette deuxième phase historique de la formation interculturelle que je décrivais ci-dessus, c’est-à-dire dans un contexte social plus ouvert à «l’interculturel», voire même avide de cette dimension devenue un peu à la mode. La formation interculturelle est encore trop marquée par le souci de la première phase, légitimer les cultures dans leur diversité. Et à trop parler des cul-

tures et de leurs différences, on risque d’encourager une perception statique de la culture ainsi qu’un certain exotisme peu propices à la compréhension interculturelle. Il ne reste dès lors plus qu’une place bien trop congrue pour l’étude notamment des processus psycho-sociaux de l’émigration / immigration, pourtant si essentielle à la compréhension de l’expérience d’une personne en situation d’acculturation, la situation typique de «l’interculturel» comme on l’entend le plus souvent. Combien de fois en effet recherche-t-on une cause culturelle (liée à la «culture d’origine») à un comportement qui peut avant tout se comprendre comme une réponse de l’individu aux déstabilisations engendrées par sa situation d’«étranger»?

Quelle serait donc la formation interculturelle adaptée à cette deuxième phase dans laquelle «l’interculturel» est devenu à la mode? Je ne peux bien sûr ici qu’esquisser certains principes, alors que cette question mériterait bien plus de développements.



Il me semble essentiel que la formation favorise un travail sur les croyances des apprenants au sujet de la culture, la première étape étant de susciter une prise de conscience de ses propres croyances et de leurs significations pour l'enseignement dans un contexte d'interculturalité. La formation doit s'adresser à tous les apprenants: ceux qui ont une orientation universaliste niant les cultures comme ceux qui tendent à tout expliquer par la culture. Il me semble également important que la formation dépasse ce constat de la diversité culturelle pour développer la compétence des professionnels à gérer, non seulement la diversité, mais surtout le sentiment d'étrangeté qu'ils peuvent ressentir dans les interactions interculturelles. Pour ce travail sur la complexité de l'interculturalité chez les futurs enseignants, habitués à être dans une position de représentants du groupe culturel majoritaire, nous disposons de deux ressources trop peu utilisées. La première ressource pour la formation

interculturelle serait de prendre appui sur la diversité culturelle déjà présente parmi les futurs enseignants qui, notamment grâce aux naturalisations et aux couples mixtes, sont de plus en plus nombreux à avoir une expérience personnelle ou familiale de l'interculturalité et de la migration. La deuxième ressource est donnée tout simplement par le pays dans lequel nous vivons, un pays plurilingue et pluriculturel. «L'interculturel» se pense trop souvent uniquement sur la dimension de la diversité culturelle apportée par les migrations. Déplacer la réflexion sur l'interculturalité dans le contexte, par exemple, des relations entre Romands et Alémaniques permet de l'envisager dans une perspective fort différente, probablement moins sujette à l'exotisme et plus propice à la pensée complexe chère à Edgar Morin.

**TANIA OGAY**  
Université de Fribourg

In dem Moment, wo das Interkulturelle eine gewisse Institutionalisierung erfährt, muss sich die interkulturelle Ausbildung die Frage gefallen lassen, ob sie nicht – ohne dies zu wollen – selber zu einer verkürzten Perspektive bei den Unterrichtenden beiträgt.

Selbstverständlich besteht die Schwierigkeit für die AusbilderInnen darin, wie die ursprünglichen Bilder der Lernenden zu erweitern sind. Aber es gilt wirklich zu fragen, ob die interkulturelle Ausbildung nicht selber manchmal einen Diskurs entwickelt, im Bemühen darum, die kulturelle Dimension einzuführen, der viel zu statisch und zu deterministisch daher kommt und auch so auf die Lernenden wirkt.

